

De sillons de béton en sillages d'écume.

Quand des mâts traversent des paysages : du champ des grues au chant des voiles.

Olivier Bories, *Maitre de conférences en Géographie-Aménagement, ENSFEA, UMR CNRS LISST, UT2J*

Benoit Bories, *artiste sonore, <https://faidosonore.net>*



© Olivier Bories, *Paléficat*, 2024

« *Tout est parti de cette photo prise sans savoir l'idée qu'elle allait nous donner... »*

Notes d'intentions

Partout autour des villes les paysages se font chahuter par la densification et la construction d'immeubles. Plus ou moins gros. Plus ou moins hauts. Par tous ces projets (d'en)tassements planifiés d'aménageurs qui fabriquent sur des plans quadrillés et vue de dessus la qualité du territoire dans une « *œuvre paysagique* » (Deffontaines, 1948) en damiers.

La grue de chantier est toujours la première à arriver sur place et sur paysage. Installée dans ces quelques restants d'espaces ouverts qui vont finir par disparaître, irréversiblement changer d'allure. La grue de chantier donne tout d'un coup l'élan d'une transformation. Elle est cet objet d'un premier pas conquérant qui engage le mouvement forcé d'un paysage qui n'a rien demandé à personne, sinon certainement pas à changer d'apparence dans ses précieux recoins. La grue de chantier est un mât d'acier. Elle est arrimée à un millefeuille de contrepoids de béton qui porte sa flèche à la perpendiculaire. Un « L » renversé qui sonne le bouleversement paysager. Le début des travaux. En tours de flèche sur son pivot. En claquements de câbles de levage qui montent des murs comme dans un jeu de « LEGO ». Trois petits ronds et puis s'en va. Aussi vite qu'elle n'a pas prévenue d'arriver. Et la voilà qui part se piquer ailleurs, se dresser, majestueuse dans un autre ciel. Danser en cercle autre part, mais pour à la fin, toujours laisser par terre ce même tas de cubes empilés de logements. Funambule de fer rivetés, belle élancée, fascinante, hypnotique et presque douce, elle disparaît pour mieux réapparaître ailleurs. Mais jamais bien loin. Parfois même dans un assaut lancé à plusieurs engins. La grue de chantier, son mât et sa flèche ne traversent et ne s'en vont jamais d'un paysage sans laisser de traces. Son passage à terre dans un « pays-sage » marque toujours un nouvel ordre. Il s'écrit dans un sillage irréversible qui ne se referme jamais. Qui reste là. Pour toujours. Figé sur un petit bout de champ dans une grande marée de ciment.

Pendant que tournent et retournent à terre ces mâts de grues, il y a sur l'eau, au loin, au large, ces mâts de bateaux qui flottent sur les froissements de l'océan. D'autres mâts présents dans d'autres « pay-sages ». Contraires. Dans des labours de mers. Des paysages inaccessibles. Qui ne s'aménagent pas (ou pas encore¹). Des paysages laissés tranquilles. Protégés par le lointain, les rugissants et les hurlants. Des paysages que ces mâts traversent dans le gonflement de voiles tendues sous des haubans, tenues par des cordages qui soulèvent des souffles de vents. Ces mats-là, bombés de toiles, trouent des ciels d'orages ou d'azur. Ils ne font et ne laissent aucune marque durable dans ces paysages de l'immense. Leur passage est une présence éphémère. Juste un sillage d'écume salée qui s'ouvre à la proue et se referme aussitôt après la poupe. Une ligne invisible. Une discrétion tranchante sous la quille. Une écoute des lieux.

¹ A quelques endroits aussi en mâts : d'éoliennes.

*Naviguer la nuit dans ce noir apparent tout en sachant où est l'île...
Cette magie fait renaître en moi l'Alliance avec l'univers. Les étoiles
parlent, la mer parle, le vent parle et l'île abritée dans la nuit aussi. Et
tous, à leur manière, me disent la même chose.
(Bernard Moitessier, 1993, « Tamata et l'Alliance »)*

C'est dans ce parallèle d'aiguilles présentes dans les paysages, dans cette différente ressemblance d'objets, allant du mât qui se dresse à au mât qui file, du mât qui prend la terre à celui qui prend la mer, du mât fixe au mât qui tangué, du mât qui fabrique des amarres au mât qui les largue que nous avons décidé de travailler. De partir en voyage et en paysages. De raconter par les mâts, dans leurs emportements graphiques et leurs présences dans un paysage, une géographie qui parle de la trace faite. Laissée ou effacée. « *Seules les traces font rêver* » écrivait René Char. De questionner la géographie de l'emprunte. D'aller visiter à bout de mâts cette laideur agrippée au sol pour toujours et la beauté accrochée aux vagues pour quelques secondes. De discuter de ce passage en rond qui s'imprime à celui d'une ligne qui se supprime. De bouleversements « violents » et de troubles délicats. De déformation et de reformation.

De discuter aussi de ces objets « géo-graphiques » qui se montent ici dans les espaces du minuscule ou qui se glissent là dans les lieux d'une immensité. Jouer de leurs différentes ressemblances.



© Olivier Bories, Lauzerte, 2025

Entre flèche de métal et voile de tissus. Câbles de levage et cordages de haubans. Poids de béton et force du vent. Nappe de gravier et ligne d'écume. Le mât parce qu'il est (par ce qu'il est) dans le paysage est une entrée géographique pour aller dans les contrastes géographiques et trouver une forme de poésie « géo-graphiques » à raconter dans un voyage.

Ce projet « géographique » et « géo-graphiques » de mâts dans les paysages est aussi un projet de voyage en images et en sons. De création scientifique et artistique. D'écriture et de narration visuelle et sonore. Avec/dans/ par des mâts. Aussi avec celles et ceux, conducteurs(trices) de grues de chantier ou navigateurs(trices) qui s'y tiennent, suspendus dans une cabine ou accrochés sur le pont. Nous voulons aller nous mettre avec eux près de leurs mâts, pour prendre de la hauteur dans les paysages, regarder et écouter le monde respirer avec/par/dans ces objets et ce qu'ils font aux allures d'un morceau de terre ou d'une étendue de mer. Pénétrer avec l'art et la science ces « territoires du souffle » là-bas en mer qui s'étouffent ici à terre. Rentrer dans une géographie, poétique, rêveuse qui n'abandonne pas la science pour autant. Bien au contraire. Et raconter cette histoire dans une composition, une pièce, sonore, visuelle mais également faisant appel au sens du toucher. Être au plus proche des objets faisant lien entre paysages et personnages. Se rapprocher.

Car *De sillons de béton en sillages d'écume* est pensée comme une installation immersive poétique racontant le lien au paysage qu'entretiennent une navigatrice et un grutier aux paysages traversés dans leur activité de travail quotidien. L'expérience narrative doit concerner l'ensemble des sens du spectateur/trice. Nous avons souhaité incorporer le mât, dans sa forme hybridant la grue et le bateau, au centre de : *De sillons de béton en sillages d'écume*. Sans cette présence physique centrale de cet objet faisant vibrer le paysage dans les mains des personnages, la proposition narrative immersive ne serait pas totale.

Je suis Olivier Bories. Je porte le prénom d'un arbre et le nom d'un abri en pierres sèches. Sans coïncidence, je suis géographe. Aussi réalisateur de films avec des paysages en géographie. Un (je)ographe engagé par le cinéma dans une géographie « émouvante », sensible, et poétique. Une « géographie du sentiment » comme façon de regarder le monde, « d'y être, (é)mu par lui » (Guinard, 2020). Le paysage m'appelle, me parle. Je l'écoute me dire qui il est avant de vouloir savoir ce qu'il est. Il me parle là, dans cet espace intérieur où Gaston Bachelard écrit qu'il existe une possibilité de liaison métaphysique avec le lieu. Dans mon imaginaire comme coin d'hospitalité pour converser. Dans cette « imagination géographique » qui fabrique une situation transcendante où la perception sensible des matières et des espaces rend possible une liaison conduisant jusqu'à des formes d'entrelacement voire de fusion qui nous permettent à l'un comme à l'autre d'échanger, de s'écouter, d'accéder à ces parts cachées de chacun que l'on ne donne jamais dans l'intention mais que l'on s'offre toujours par l'attention. Thierry Paquot (2025) dit dans « L'amour des lieux » que : « *le paysage est une maison qui nous ouvre les portes de la rêverie* ». Je le crois. Alors je rêve en géographie avec le paysage.

Je suis Benoit Bories. Je porte moi aussi le nom d'un abri. Mais nous n'avons, avec Olivier, aucun lien de parenté. Je suis artiste sonore, documentariste et musicien du concret. Dans mes œuvres, je m'intéresse à la relation au paysage et la façon d'habiter/renter en rapport avec un pays, au sens d'un paysage et de son biotope. Inspiré et formé par le courant schaefferien et celui de l'Atelier de la création², je compose à partir de mes terrains d'enregistrement pour proposer des œuvres sonores poétiques sensibles où le suggéré prend le pas sur le dicible pour raconter des universels³. Je construis mes propres instruments musicaux à partir de cartographies et de phonographies du terrain. L'écriture sonore a cette capacité à mêler des strates sonores différentes. L'élément prépondérant d'une écriture sonore réside dans la construction d'espaces acoustiques, ou comment penser l'entremêlement de différents plans sonores pour élaborer un récit et une musique des lieux traversés. Cet assemblage par strates, ou « dynémaphonie », permet de proposer une écriture sonore faisant des liens allégoriques et symboliques entre des matières sonores enregistrées à différents moments. Dans mes œuvres, je vais chercher la musicalité inhérente aux différents éléments composant le paysage pour mettre en partition les séquences vivantes où des personnages se meuvent dans un espace. Ma pratique sonore est une hybridation entre field recording, audio-naturalisme, musique électronique et acousmatique, avec toujours ce fil rouge d'un positionnement de documentariste s'immergeant sur un temps long.

Nous nous sommes rencontrés tous les deux autour de la pièce *La foresta dei violini*⁴, composée par Benoit en 2021 invité par Olivier en 2023 dans le cadre du Séminaire Sociétés Images et Sons⁵ (UT2J, Labex SMS). Dans cette pièce, l'auditeur écoute la relation à leur forêt de forestiers du Val di Fiemme, vallée des Dolomites italiennes connue pour son bois de résonance. Nous avons alors discuté autour de nos approches sensibles au paysage et nous avons compris plus que conclu que nous avons un chemin à partager ensemble. Nous nous sommes rapidement engagé, dans un premier essai, sur un projet de recherche-crédation autour de la transformation du quartier Paléficat à Toulouse et plus largement d'un observatoire, soutenu dans le cadre d'un projet de recherche LABEX (Laboratoire d'Excellence, opération 7), porté par l'unité de recherche LISST (Université Toulouse 2), faisant s'articuler des chercheurs (géographes, aménageurs, sociologues, etc...) et artistes. *Paléficat (compositions sonores)* raconte l'incertitude du devenir d'un bout de pays. La certitude d'une transformation d'un paysage, dont presque personne ne connaît encore le nouveau visage. Probablement la

2 De Pierre Schaeffer, créateur du Groupe de Recherche Musicale (GRM Paris), <https://inagrm.com/fr>. L'Atelier de la création, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-atelier-de-creation-radiophonique>, est une émission de créations sonores diffusée sur France Culture de 1969 à 2018 où j'ai travaillé régulièrement presque dix ans. De nombreux auteurs.ices passées par cette émission m'ont inspiré et ont contribué à la transmission d'une histoire de l'art sonore et radiophonique français : Yann Paranthoën, René Jentet, René Farabet, Kaye Mortley, Alain Trutat, Amandine Casdamont, Floy Krouchi.

3 Depuis cinq ans, j'ai entrepris de formaliser une méthodologie afin de composer à partir d'un terrain documentaire, entremêler composition et narration. J'enseigne cette pratique à Phonurgia Nova, école d'art sonore historique en France, http://phonurgia.fr/portfolio_page/composer/.

4 *La foresta dei violini*, <https://soundcloud.com/user-945903241/la-foresta-dei-violini>. New-York Radio Awards 2021, Premios Ondas Barcelona 2021, nomination International Documentary Awards Los Angeles 2021.

⁵ <https://sms.univ-tlse2.fr/accueil-sms/la-recherche/seminaires/societes-images-et-sons>

disparition prochaine des dernières traces de la ceinture maraîchère de la métropole toulousaine. Il y a là, dans « cette poche agricole », pris en étau entre l’Hers et la rocade, déjà saignée par le boulevard urbain nord (BUN) et tout autour cerné de constructions, le projet prochain d’une densification urbaine nécessaire. Alors des logements à la place des champs. Et la ville qui vient combler ses dernières alvéoles pour que viennent bientôt vivre ici, dans le quartier de Paléficat, de nouveaux habitants. Et Paléficat s’étouffer.

Dans ce projet, Olivier a demandé à Benoît de composer autour de ce changement brutal du quartier Paléficat pour accompagner la réalisation de son film *Une disparition* qui porte sur l’attachement/l’arrachement d’un vieil habitant au paysage de son quartier. Il en a résulté un film où nous avons pu tester l’entremêlement de nos « pattes » sonores et visuelles, de nos approches sensibles du paysage, de nos regards qui visent un même horizon⁶. Cette expérimentation nous a donné l’envie de vouloir poursuivre. Et le plaisir de créer ensemble. Depuis que nous nous sommes (re)trouvés là, entre science et art, géographie et musique d’un paysage nous voulons (pour)voir imaginer ensemble dans ces croisements, géographiques, paysagers, musicaux, artistiques et scientifiques. Poétiques.

Loin des berges stridentes

Égarer l’ancre

Rompre les amarres

Suivre l’appel

De l’intime horizon.

(Andrée Chedid, 1999, « L’intime horizon », p.52)

A titre d’exemples, deux extraits de nos écritures croisées et de notre rencontre géographico-artistique :

- <https://vimeo.com/1089998924>
- <https://vimeo.com/1090004719>
- Bible photographique et visuelle :
https://faidosonore.net/sons/notes/bible_photographique_visuelle_Olivier_Bories.pdf

⁶ Paléficat, dans a forme sonore performative, a connu un beau parcours international avec notamment une présentation à l’Arsenal de Venise en 2024 et finaliste aux Sound of the Year Awards 2024, <https://soundcloud.com/user-945903241/paleficat-le-teaser>.

Notes d'intentions de réalisation

Dispositif général de l'installation

De sillons de béton en sillages d'écume est une œuvre audiovisuelle se vivant comme une installation, le public assis autour d'un mât hybride et entouré de voiles, bâches de chantier et d'un système de diffusion en 16.2 (huit haut-parleurs à hauteur d'homme, quatre au sol et quatre en hauteur) ou via un parc de casques audio diffusant une synthèse binaurale du mixage multiphonique (synthèse stéréophonique reproduisant l'effet au casque du mixage multiphonique en trois dimensions). Les voiles et bâches de chantier servent d'écran de projection, les projecteurs étant installés le long du mât.

De sillons de béton en sillages d'écume est pensée pour une durée de 32 minutes environ, sans toutefois s'interdire une durée « naturelle » qui vient toute seule.

Construction dramaturgique générale / Principe d'écriture corrélée sonore et visuelle

De sillons de béton en sillages d'écume suit la construction du rapport au paysage qu'entretiennent un grutier et une navigatrice. Il y a un effet de dé-zoom dans le fil narratif et dramaturgique principal. Nous commençons par le geste de travail pour finir par l'appréhension du paysage dans sa globalité, l'intégration de l'humain dans son biotope d'habitat. La pièce audiovisuelle globale est écrite en quatre parties/thématiques : le rapport au geste de travail, le rapport à la matière/comment le paysage vibre au travers du geste, l'observation du paysage au travers du poste de travail, l'appréhension des traces laissées par les gestes sur le paysage.

Dans chaque partie, la construction sonore et visuelle, définissant leur corrélation se déploie de deux manières. Dans une première partie, les voix racontent de façon sensible et anecdotique, le paysage sonore est large avec une forte profondeur de champ. L'image est animée, elle raconte le mouvement des objets et des personnages induits par les propos. Dans une deuxième partie, l'image devient fixe. La succession des plans photographiques s'intègre au rythme initié par la composition sonore, mettant ainsi l'accent sur certaines matières sonores qui se déploient dans le mouvement sonore et la mise en partition..La texture photographique complète celle suggérée par le sonore.

Propos sur la construction visuelle / Olivier Bories

Dans ce projet, de science et d'art ou d'art et de science, poétique et créatif dans les deux cas, les images sont fixes et photographiées pour certaines, animées et filmées pour d'autres.

Toutes concernent l'objet : le mât mais aussi les « pilotent » de l'objet : grutier(e), navigateur/trice.

Quand les images concernent l'objet, elles sont d'une part de gros plans fixes (photographiés) pour s'engager dans un rapprochement avec la matière de l'objet. Des plans « serrés » pour travailler sur la texture de l'objet dans son paysage, et venir au plus près de la substance de la structure. Jusqu'à la toucher avec les yeux. De l'acier riveté au carbone moulé. Les images de l'objet sont d'autre part des plans larges animés (filmés) pour s'engager dans un déplacement cette fois avec tout le corps de l'objet. Des plans « desserrés » pour travailler sur le déplacement de l'objet dans le paysage, et s'insinuer dans les mouvements de leurs voyages respectifs. Dans leurs traces. Dans leurs danses. Dans leurs traversées paysagères.

Quand les images concernent les « pilotent » de l'objet, elles sont aussi des gros plans fixes (photographiés), avec ici un double travail à cette échelle. D'abord sur le regard, avec l'intention d'aller par/avec/dans l'image des yeux chercher et rendre visible ce lien d'attachement qui unit le pilote à l'objet (direction, intensité, tendresse du regard, agacement, fatigue). Mettre à l'image l'union qui s'établit par le sentiment, l'émotion, ce corps de l'objet qui prend vie dans l'expression des yeux de celui qui le « commande ». Ensuite un travail en gros plans fixes sur les gestes, avec l'attention d'aller par/avec/dans l'image des mains travailler sur la relation charnelle qui se tient dans le corps à corps. S'insinuer dans les façons d'attraper, de serrer, de relâcher ... de pousser des manettes pour activer des câbles de levages et soulever du béton, de tourner le « winch » pour lever la voile et attraper le vent. Se mettre à fixer les positions des mains et montrer le contenu de ce qu'elles racontent. Dans cette partie des images qui concernent les « pilotent » de l'objet, d'autres sont des plans larges animés (filmés), cette fois pour proposer un travail sur l'objet et son pilote en mouvement, engagés tous les deux dans un même allant, dans un même élan, à terre pour rester, en mer pour passer. Montrer cette danse qui se fait à deux. Partir dans des rythmes et des cadences. Ralentir. Accélérer. Attendre.

Toutes les images sont en noir et blanc. Pour tenter avec le monochrome de faire jaillir l'esthétique de l'objet, la puissance d'un regard, la douceur d'une danse à deux. Travailler avec la force de la lumière. Par l'absence des autres couleurs, peut-être mieux sublimer le propos ... et le voyage.

Toutes les images sont « prises » au téléphone portable (Iphone) et stabilisées (stabilisateur). Ce dispositif « léger » permet une manipulation matérielle adaptée aux conditions de tournage. Par ailleurs ces « petits » appareils, maniables, discrets, permettent de produire des images de grande qualité.

Propos sur la composition sonore / Benoit Bories

Nous l'avons déjà dit. C'est une écriture corrélée son/image en deux temps. Le premier est celui d'une image animée où la composition sonore est un paysage sonore recomposé en cadre large

donnant le rythme du découpage de récits à voix nue qui racontent des anecdotes sensibles liées à l'observation de ce paysage via les gestes de travail, la matière manipulée, les effets de l'intervention humaine sur ce dit paysage.

Le second est celui de plans fixes photographiques s'imprimant dans l'espace scénique au rythme de l'apparition de matières sonores aux textures complémentaires du suggéré de l'image. Dans ces moments de composition, tout commence avec la mise en mouvement et en espace de l'un des personnages dans son environnement de travail. Des silences relatifs apparaissent entre deux actions en mouvement. C'est le temps propice pour intégrer peu à peu les matières sonores qui vont venir déployer une musicalité de l'interaction humain/paysage⁷. Je travaille mes compositions sur la base de cartographies sonores me guidant sur les phonographies à réaliser. Ces dernières me procurent l'ensemble des matières sonores qui vont être à l'origine de la création de figures musicales hybrides faites des spécificités sonores du terrain⁸. Ces éléments cartographiques sont choisis en corrélation avec certains plans fixes image en cadre serré. La musicalité de l'œuvre semble ainsi autant sortir « naturellement » du paysage sonore concret que du décor visuel entourant les spectateur/trices.

J'invite le lecteur à parcourir les annexes concernant mes précédentes œuvres autour de la thématique « entrer en relation avec un paysage / habiter un pays » et celle présentant ma démarche artistique générale.

7 Vous pouvez écouter un exemple de la mise en espace du mouvement d'un personnage comme introduction à une composition : **Le pressage**, extrait de la pièce **Ce qui passe par la Terre** (production RTBF La Première 2024), <https://soundcloud.com/user-945903241/teaser-ce-qui-passe-par-la-ter>

8 Utilisation de la phonographie de l'arbre pour créer des matières musicales hybrides, teaser de **La foresta dei violini** (production SSR SRG RSI 2020) <https://soundcloud.com/user-945903241/la-foresta-dei-violini>

Schéma de l'installation

